



---

La première réception de Fichte et de Schelling en Italie (1804-1862)

Author(s): Claudio Cesa

Reviewed work(s):

Source: *Revue de Métaphysique et de Morale*, 99e Année, No. 1, LA MÉDIATION ITALIENNE (Janvier-Mars 1994), pp. 9-17

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40904049>

Accessed: 15/11/2011 07:32

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



*Presses Universitaires de France* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de Métaphysique et de Morale*.

<http://www.jstor.org>

# La première réception de Fichte et de Schelling en Italie (1804-1862)

Dans sa préface à la traduction française de la *Critique de la Raison pure* (1837), C.I. Tissot notait l'existence de la traduction italienne de V. Mantovani (1820-1822). Quant aux premières traductions italiennes de Hegel, elles remontent à 1840 (pour la *Philosophie de l'histoire*) et à 1848 (pour la *Philosophie du droit*). Par contre, pour la traduction des écrits théoriques des deux autres grands penseurs de la philosophie classique allemande, à savoir Fichte et Schelling, le retard pris par l'Italie sur la France ne se compte plus en années mais tout bonnement en décennies. Ce qui vaut aussi, mais dans une moindre mesure, pour la littérature critique. On a alors affaire à ce curieux phénomène d'une réception de la pensée allemande pour ainsi dire « désarticulée », un peu comme si Kant et Hegel étaient seuls à occuper la scène, et comme si dans l'intervalle rien de théoriquement autonome n'avait pu voir le jour. Plus que philosophique, le premier texte de Fichte traduit en italien (1851) sera politique; il s'agit en effet d'une version du *Der geschlossene Handelsstaat*; quant à Schelling, les trois premières traductions concerneront le *Über Dante in philosophischer Beziehung* et le *Bruno* (toutes deux datant de 1844), puis le discours académique *Über das Verhältnis der bildenden Künste zu der Natur*<sup>1</sup>. Il faudra attendre le xx<sup>e</sup> siècle pour trouver des traductions de la *Grundlage der gesamten Wissenschaftslehre* (1910; tr. fr. 1843) et du *System des transzendentalen Idealismus* (1908; tr. fr. 1842).

1. En ce qui concerne la fortune de Schelling en Italie, cf. N. DE SANCTIS, *Schelling in Italia*, en appendice à X. TILLETTE, *Attualità di Schelling*, Mursia, Milan, 1972, p. 183-208. Il n'existe rien d'équivalent sur Fichte.

On pourrait être tenté d'expliquer ce phénomène par la différence de situation politique et culturelle de la France et de l'Italie dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : totale liberté de discussion et de presse d'un côté, contrôle de la censure de l'autre; ou encore, différence de niveau des universités respectives. Mais ces explications, qui ont certes leur part de vérité, n'expliquent pas tout. Je voudrais maintenant tenter de les relier à un autre type d'explication. Pour ce faire, je désirerais développer certaines considérations sur l'un des motifs fondamentaux parcourant la pensée italienne de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Contemporain de la formation d'une conscience politique nationale, se développe un véritable mouvement de libération à l'égard de l'hégémonie culturelle française : si d'un côté le contact avec la philosophie allemande devait permettre de faire contre-poids au sensualisme et à l'idéologie, puis à l'éclectisme, de l'autre il s'avérait impossible d'accéder à la philosophie allemande sans faire appel à la médiation de la culture française.

Durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, la philosophie française trouva largement droit de cité en Italie; non seulement bon nombre d'ouvrages français étaient traduits dans la langue de Dante, mais le français était parlé par un public cultivé, ce qui fait qu'il n'existait alors aucun problème de communication. Par contre, la pensée allemande se présentait essentiellement dans la langue des universités, c'est-à-dire en latin : pratiquement, toutes les œuvres latines de Wolff étaient réimprimées en Italie (à Vérone en particulier), tandis que les manuels latins de certains de ses disciples connaissaient un énorme succès. L'usage d'une lecture latine des auteurs classiques allemands s'est poursuivie jusqu'à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle : nombreux étaient ceux qui prenaient connaissance de Kant dans la traduction latine (1796-1798) proposée par F.G. Born. Mais bien évidemment le latin ne permettait pas plus de suivre le débat touchant la question du criticisme, qu'il n'offrait d'interprétation qui eût pu, *grosso modo*, en tenir compte. Une fois encore, le français servait de moyen de communication. L'ouvrage de Ch. Villers, *La philosophie de Kant ou principes fondamentaux de la philosophie transcendantale* (1801), puis l'*Histoire*

2. Je ne donnerai ici que les références bibliographiques essentielles : G. GENTILE, *Storia della filosofia italiana*, éd. d'E. Garin, Florence, Sansoni, 1969; E. GARIN, *Storia della filosofia italiana*, Einaudi, Turin, 1978; G. OLDRINI, *La cultura filosofica napoletana dell'Ottocento*, Rome-Bari, Laterza, 1973; E. ZAMBELLONI, *Le origini del kantismo in Italia*, Milan, Marzorati, 1971. En ce qui concerne l'historiographie philosophique française de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le « Rapport à l'Académie des Sciences Morales et Politiques » de Ch. DE RÉMUSAT, in *De la philosophie allemande*, Paris, Ladrangé, 1845, reste toujours irremplaçable.

## *La première réception de Fichte et de Schelling en Italie*

*comparée* (1803) de J.M. de Gerando devaient apporter en Italie les éléments du débat; viennent ensuite *De l'Allemagne* de Madame de Staël, et les *Fragments philosophiques* de V. Cousin (qui devaient ouvrir la voie au succès à venir)<sup>3</sup>. Le bon mot de M. Monnier affirmant qu'à « Naples on étudiait l'Allemagne à travers la France » permet de caractériser la situation italienne de manière globale. C'est le calabrais P. Galluppi qui, au début de son *Saggio filosofico sulla critica della conoscenza* (1819-1823), reconnaît « la nécessité [...] de devoir comprendre les philosophes allemands à travers leurs interprètes français »<sup>4</sup>; et c'est le piémontais Gustave de Cavour (frère de Camille, le « tisserand » de l'unité italienne) qui commente Fichte et Schelling tout en confessant qu'il reste « presque totalement étranger à la connaissance de la langue allemande\* »<sup>5</sup>.

En fait, il s'agissait là beaucoup moins d'un problème de langue que d'une question de langage philosophique. Bien que la plupart des termes utilisés par Kant (ou par Fichte) fussent déjà présents dans la philosophie universitaire allemande, leurs ouvrages n'en étaient pas moins considérés comme incompréhensibles et le plus souvent très grossièrement interprétés en Allemagne même. On accusait alors leur langage de difficultés qui renvoyaient en réalité à la nouveauté du contenu. L'exigence manifestée par Mme de Staël dans un entretien avec F. Schiller d'obtenir de lui un exposé en français de la philosophie de Kant, du simple fait que si la poésie pouvait s'avérer intraduisible, la philosophie quant à elle se devait tout simplement de l'être, reposait sur un préjugé alors très largement partagé : celui de l'identité de la raison en tout être humain. Mais il s'agissait là d'un préjugé plus facile à énoncer qu'à traduire dans les faits. D'autant plus qu'à la « nouvelle » philosophie allemande, vers laquelle tous les yeux se tournaient, s'opposait, du côté français, une tradition philosophique autonome née au cours de la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle (et formant déjà, à sa façon, une synthèse des différents courants de la pensée européenne), et du côté italien, l'exigence d'une philosophie véritablement nationale. Tout en reconnaissant que « seule la vérité est éternelle », V. Cuoco<sup>6</sup> n'en appela pas moins de ses vœux une

3. Il faut ajouter à cette liste les deux manuels allemands de W. G. TENNEMANN (tr. fr. 1829; tr. it. 1832) et de J. G. BUHLE (tr. fr. 1816; tr. it. 1821-1825).

4. *Saggio filosofico sulla critica della conoscenza*, Milan, Edizione milanese, 1846, vol. I, p. 9.

\*. En français dans le texte (*N. d. T.*).

5. *Fragments philosophiques*, Turin, 1841, p. 117. Cet ouvrage sera lu par Ernest Renan au cours de sa première année passée à Saint-Sulpice (1843-1844). Les extraits de sa lecture sont publiés dans ses *Travaux de jeunesse*, J. POMMIER (dir.), Paris, 1931, p. 87-98.

6. En 1804, sur le « *Giornale italiano* » de Milan.

« philosophie italienne », étant acquis que « les époques de grandeur politique d'une nation ne sont autres que celles de sa grandeur philosophique »<sup>7</sup>. Ces pages expriment déjà l'attitude générale de la pensée italienne dans cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : obtenir d'un côté la plus grande information possible sur les philosophies « étrangères » ; de l'autre, s'y référer en permanence tout en les critiquant presque par principe ; enfin, les étudier pour ainsi dire en vue de « leur dépassement ». Cuoco lui-même consacrait en 1805 un article à la philosophie de Schelling en utilisant, pour source d'information, le manuel de Gerando ; mais c'était pour railler le langage spéculatif dans lequel Schelling lui-même définissait les époques de l'histoire universelle<sup>8</sup>. L. de Brême, dont la silhouette « élancée et triste »\* avait tant marqué Stendhal, notait dans son *Grand Commentaire* : « Qu'on s'essaie aujourd'hui à entamer en Italie des questions bien philosophiques, nourries de pensées et fortes de déductions, aussitôt le dénuement de ressources ne laissera plus de doute sur la stagnation qu'a soufferte notre langue »<sup>9</sup>.

Comme nous l'avons vu, désormais le problème était double : s'il s'agissait en effet de se hisser au niveau atteint par la philosophie moderne, c'était sans pour autant déboucher sur une forme de dépendance nouvelle à l'égard de la pensée étrangère, et afin de marquer bien plutôt le départ d'une certaine originalité. Les bribes d'information qui circulaient sur le « panthéisme » des Allemands renvoyaient immédiatement les Italiens à la philosophie de la Renaissance, une philosophie jugée très négativement par presque tout le XVIII<sup>e</sup> siècle. Non que les œuvres des auteurs renaissants fussent connues de première main ; mais on en connaissait l'existence et on savait très pertinemment qu'elles avaient représenté le dernier grand moment européen de la pensée italienne. C'est pourquoi on en recherchait les traces jusque dans les histoires de la philosophie.

Le fait de choisir le plus souvent pour canal d'information les histoires de la philosophie plutôt que les textes eux-mêmes eut pour résultat que l'on tint Fichte et Schelling avant tout pour de simples disciples extrémistes de Kant. Plus tard, lorsque circulèrent des manuels directement ou indirectement influencés par la philosophie hégélienne, Fichte et Schelling furent tout simplement considérés comme les figures de passage de Kant à Hegel. En réalité, les conditions d'une confrontation directe avec ces auteurs faisaient défaut, et c'est ce qui pourrait expli-

7. V. CUOCO, *Scritti vari*, N. CORTESE et F. NICOLINI (dirs.), vol. I, Bari, 1924, p. 113-114.

8. *Op. cit.*, p. 187-191.

\* En français dans le texte (*N. d. T.*).

9. *Grand Commentaire*, G. AMORETTI (dir.), Milan, Marzorati, 1970, p. 212.

### *La première réception de Fichte et de Schelling en Italie*

quer que leurs œuvres théoriques ne furent jamais traduites au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais une documentation de seconde main n'a pourtant pas empêché un auteur italien d'écrire un essai fort intéressant sur Fichte. Je fais ici allusion au mémoire présenté en 1839 à l'*Académie des sciences morales et politiques* par P. Galluppi, et publié en italien sous le titre : *Considerazioni filosofiche su l'idealismo trascendentale e sul razionalismo assoluto*<sup>10</sup>. Galluppi connaissait de Fichte tant ce qui figurait dans les histoires générales de la philosophie, que la traduction française proposée par Barchou de Penhoen en 1832 de *Die Bestimmung des Menschen*<sup>11</sup>. Et c'est tout à l'honneur de Galluppi que d'avoir relevé dans cette œuvre la mise en place d'une critique radicale du transcendantalisme positif professé par Fichte jusqu'en 1797. Sa thèse consiste ici à affirmer que l'idéalisme de Fichte représente quelque chose de tout à fait nouveau en ce sens que, tout en suivant la voie ouverte par Kant, il en vient à rejeter la « dualité phénoménique » pour construire une critique radicale de tout « système de l'existence ». L'affirmation fichtéenne située à la fin du second livre de la *Bestimmung* et suivant laquelle le savoir n'est pas la réalité, précisément en tant qu'il est savoir, et savoir capable de supprimer l'erreur sans être capable de donner la vérité, est pour Galluppi la clé permettant de comprendre le noyau théorique de l'œuvre fichtéenne en tant que telle — une sorte de scepticisme à la fois sérieux et radical. Encore qu'empreinte d'archaïsme, la seconde partie du mémoire de Galluppi, qui tente de rechercher des analogies entre le scepticisme grec et l'idéalisme kantien, mérite une certaine attention, surtout aujourd'hui où se marque tout un intérêt nouveau pour le rôle joué par le scepticisme ou par d'éventuelles sources sceptiques dans la genèse de la philosophie classique allemande<sup>12</sup>.

Les pages qu'Antonio Rosmini consacre à Fichte dans son *Nuovo saggio sull'origine delle idee* (1830), ainsi que dans d'autres ouvrages, marquent par contre une approche beaucoup plus extérieure car fortement liée à la controverse. Il en va de même pour celles consacrées à Schelling dont Rosmini sera amené à commenter le texte de jeunesse intitulé : *Über die*

10. Ce texte, dans son édition milanaise de 1845, représente un document intéressant quant à la méthode de travail de Galluppi; ses sources sont les histoires de la philosophie de de Gerando, Buhle, Tennemann et Barchou de Penhoen, dont il tire les passages de Fichte qui serviront à son interprétation : il les utilise comme un « recueil de textes ».

11. Traduction qui fut recensée par L. Blanch dans la revue napolitaine, *Il Progresso*, 1836, t. XV, p. 3-24.

12. En ce qui concerne les intérêts de Galluppi pour la philosophie post-kantienne, cf. OLDRINI, *op. cit.*, p. 223.

*Möglichkeit einer Form der Philosophie überhaupt*, dans le cadre de sa *Teosofia*. Ailleurs, il analysera longuement son concept d'absolu : pour lui, le fait de s'être proposé ce thème représente déjà une transgression de ce que l'esprit humain est en mesure de connaître<sup>13</sup>; car Schelling commit l'erreur inverse de Kant : « tandis que celui-ci refusait à l'homme la connaissance de l'existence des êtres supra-sensibles existants par soi [noumènes], Schelling prétendit quant à lui pouvoir raisonner comme si on pouvait intuitionner leur essence réelle comme telle ». L'accusation de panthéisme, liée au fatal rapprochement avec le « sophiste de Nola », à savoir avec Giordano Bruno, sera dès lors prévisible et inévitable<sup>14</sup>.

L'explication du fait qu'un penseur aussi sérieux que Rosmini puisse se servir de tels lieux communs (qui étaient du reste tout aussi courants hors d'Italie) doit être recherchée dans le propos apologétique qui inspirera toute son activité d'écrivain. Son intérêt ne se porte pas vraiment sur l'expérience spirituelle d'autrui, surtout lorsqu'elle prend place dans un courant de pensée qui reste étranger à sa formation personnelle; s'il discute la philosophie allemande contemporaine, c'est uniquement pour en dénoncer les « erreurs ». Et il est piquant de voir ses adversaires lui reprocher tout bonnement d'être lui-même tombé dans les erreurs de Kant ou de Fichte<sup>15</sup>; alors qu'un peu plus tard on voudra voir justement le côté positif de sa philosophie dans le fait d'avoir pensé pour son propre compte, et dans un langage autonome, ce qu'avaient pensé les allemands eux-mêmes.

Quant à V. Gioberti, sans doute le philosophe le plus fameux de tout le *Risorgimento*, on peut affirmer, au vu du caractère très général de ses références, qu'il ne connaissait pratiquement rien de Fichte ni de Schelling; il oscillera en permanence entre une sympathie instinctive pour l'esprit « religieux » des Allemands, et une profonde méfiance envers tout ce qui pourrait provenir de la culture protestante.

Mais il ne faudrait pas pour autant oublier ces auteurs mineurs, enterrés depuis belle lurette, mais qui avaient néanmoins accédé aux écrits origi-

13. *Nuovo saggio sull'origine delle idee*, Turin, 1852<sup>5</sup>, vol. III, p. 247-261. Rosmini parlera ailleurs de Fichte; mais le ton restera toujours le même. Cf. aussi, E. TROLO, « La critica di Rosmini alla filosofia tedesca dopo Kant », in *Figure e dottrine di pensatori*, Padoue, 1941, p. 105-148.

14. *Teosofia*, Edizione nazionale, Milan, 1938, vol. I, p. 173-194. On trouvera de judicieuses remarques sur la question du panthéisme dans R. Cirill CZERNA, « Intorno al concetto di Logos in Schelling e Rosmini », in *Atti del Congresso Internazionale di Filosofia A. Rosmini*, Florence, Sansoni, 1957, p. 580-597.

15. Voir par exemple V. GIOBERTI, *Degli errori filosofici di A. Rosmini*, Milan, Edizione nazionale, 1939, vol. II, p. 21.

### *La première réception de Fichte et de Schelling en Italie*

naux de Fichte et de Schelling, contribuant ainsi à les introduire en Italie. Le premier à devoir être mentionné n'est autre que Domenico Mazzoni, de Pistoia, qui passa deux ans à Berlin (1835-1837) où il se lia d'amitié avec L. Boumann, disciple de Hegel qui dirigea l'édition de la troisième partie de la *Große Enzyklopädie*. Mazzoni rentrera en Italie avec le projet de rédiger une histoire de la philosophie moderne qui montre une certaine proximité de la nouvelle métaphysique allemande avec la culture italienne; mais il n'en rédigera malheureusement que quelques fragments. Il est néanmoins significatif qu'il se soit longuement arrêté sur Schelling, non seulement en traduisant son article sur Dante dont nous avons déjà parlé, mais en s'efforçant d'obtenir le plus d'informations possible sur sa « dernière philosophie ». Il eut sans doute entre les mains l'opuscule de sa première leçon berlinoise, et il suivit de très près la polémique qui devait se déchaîner quelques années plus tard. On trouvera dans ses notes personnelles jusqu'au titre de l'opuscule anti-schellingien de F. Engels, *Schelling der Philosoph in Christo* [Berlin, 1842] et c'est là la première mention attestée, quand bien même à un niveau privé, de Engels en Italie<sup>16</sup>.

Au cours de cette année 1844 devait aussi paraître la traduction du *Bruno* de Schelling; on la doit à la marquise Marianna Florenzi Waddington, amie du roi Louis 1<sup>er</sup> de Bavière. En 1848, elle publiera à Paris un recueil de *Lettres philosophiques* présentant une profession de foi « panthéiste » d'autant plus courageuse qu'elle sera déclarée. La dernière de ces lettres s'appuie sur le manuscrit des « Hauptsätze » de la *Philosophie de la Mythologie* de Schelling, recueillies dès 1832 par J. Hamberger; elles paraîtront en italien en 1859 et seront suivies, en 1864, d'un autre texte « privé » de l'école münichoise de Schelling, *I principali punti della filosofia della religione dello Schelling* attribué à ce même Hamberger. Plus tard, alors sous l'influence des hégéliens napolitains, Marianne Florenzi marquera son intérêt pour la philosophie de la nature en se réclamant explicitement de Schelling. En 1866, elle traduira, à partir d'une source française (il s'agit de l'ouvrage de E. Beausserie sur Dom Deschamps), une partie de l'*Epikurische Glaubensbekenntnis* rédigée par Schelling en 1799, en conclusion de son *Saggio sulla natura*<sup>17</sup>. On ima-

16. Y compris pour les références bibliographiques, cf. A. BIRINDELLI, « D. Mazzoni e la conoscenza di Hegel e Schelling in Toscana », *Archivio di filosofia*, 1976, cahier Schelling, p. 161-172.

17. En dehors des histoires générales citées à la note 2, cf. M. A. DEGLI INNOCENTI, « M. Florenzi Waddington, una traduttrice italiana di Schelling », in *Archivio di filosofia*, 1976, cit., p. 173-184, ainsi que *Dalle carte di M. Florenzi Waddington: scritti inediti sul panteismo*, Naples, Bibliopolis, 1978.



gine aisément que cette aristocrate dilettante n'ait jamais été vraiment prise au sérieux par la génération philosophique de l'Italie unifiée; elle n'en reste pas moins l'unique « schellingienne » de tout le XIX<sup>e</sup> siècle italien.

En 1851, à Lugano, en Suisse, paraissait un ouvrage de Fichte intitulé, *Dell'ottimo ordinamento di uno stato e mezzi per garantirlo dai mali della concorrenza interna ed esterna*; il s'agissait de la traduction du *Geschlossener Handelsstaat* due à G. B. Passerini, réfugié politique depuis 1823, qui avait déjà traduit de nombreux livres à partir de l'allemand, dont la *Philosophie de l'histoire* de Hegel. Personnage philosophiquement et politiquement bien informé, il voulait, en présentant cet opuscule fichtéen après l'échec des révolutions de 1848-1849, rouvrir le débat sur le « socialisme », à partir des thèses fichtéennes sur le droit des hommes « *auf Handlungen, keineswegs auf Sachen* » et sur le devoir de l'État de garantir pour tous une propriété (*Besitz*) répondant aux besoins de chacun. Publié en pleine réaction, l'ouvrage ne connut sans doute pas une grande diffusion; néanmoins, il s'agit là d'un document fort intéressant pour une certaine lecture « politique » de Fichte où celui-ci n'apparaît plus comme l'apôtre de la nationalité, mais comme celui des droits de l'homme. Sans même connaître probablement les écrits fichtéens de manière directe, G. Mazzini avait déjà suggéré une lecture de ce type dans *Foi et avenir*\* (1835). Pour en revenir à Passerini, il faut noter que pour lui l'opuscule fichtéen n'était autre qu'une contribution au débat en question; en 1835, il avait déjà traduit en italien le texte latin de *La città del sole* de T. Campanella où il traçait, en guise de préface, un cadre général de la pensée européenne qu'il caractérisait par deux tendances fondamentales : une confrontation directe avec l'Absolu, qui fut propre à la Renaissance italienne, et la méthode analytique, introduite par Descartes. La philosophie allemande représentait alors une synthèse des deux en remettant le « panthéisme » à l'honneur; s'ébauchait ainsi le parcours d'une « circulation de l'esprit » que théoriserait bientôt Bertrando Spaventa<sup>18</sup>.

Spaventa présenta dans ses leçons napolitaines de 1862 un ultime essai d'interprétation des rapports de la pensée européenne avec la pensée italienne, sans doute le plus systématique de tout ceux jamais entrepris à

\* En français dans le texte, la première édition de l'ouvrage étant parue en français (*N. d. t.*).

18. Cf. L. AGUZZI, « Giambattista Passerini », *Ateneo di scienze, lettere et arti*, Brescia, 1985. Sur cet argument précis, je me permets de renvoyer à mon article, « G. Passerini und die erste italienische Übersetzung von "Der geschlossene Handelsstaat" », in *Erneuerung der Transzendentalphilosophie* [Festschrift für R. Lauth], Stuttgart, Frommann, 1979, p. 84-95.

*La première réception de Fichte et de Schelling en Italie*

l'époque du Risorgimento. Il offrit ainsi une vigoureuse interprétation de Hegel, fondée sur une connaissance approfondie des textes. Mais ses références à Fichte et à Schelling ne prennent leur sens que dans l'optique d'un développement logique rigoureux allant de Kant à Hegel. Fichte apparaît certes comme celui qui « explique la conscience », mais en même temps comme celui qui ne parvient à proposer qu'une « métaphysique du phénomène ». Schelling quant à lui va bien au-delà de la conscience en recherchant un rapport « réel » avec l'objet; mais il ne parvient pas plus à expliquer la réalité, car l'intuition intellectuelle n'est pour lui qu'un pur et simple instrument<sup>19</sup>.

Il s'agit bien là d'une reprise du texte hégélien, mais comme tentative de réélaboration radicale de ses catégories logiques. Il faut bien avouer que pour la première fois la pensée théorique de Fichte et de Schelling était exposée avec sérieux et sans esprit polémique.

La publication de ces leçons sous forme d'ouvrage (*Prolesione e introduzione alle lezioni di filosofia*, Naples, 1862) clôt toute une époque de la réception italienne des penseurs de l'idéalisme allemand. La recherche historique les concernant ne sera entamée que bien plus tard.

Claudio CESA  
*traduit de l'italien par Charles Alunni*

19. B. SPAVENTA, *Opere*, éd. G. Gentile, Florence, Sansoni, 1972, vol. II, p. 628-641.